Le livre d'Esaïe

Questions générales

1. *Que savons-nous sur « Esaïe, fils d'Amots » ?*

Certains prophètes nous ont légué une œuvre dépourvue de tout renseignement explicite sur la personne de son auteur (par exemple, Abdias, Nahoum et Sophonie). D'autres, par contre, nous livrent leurs expériences et réflexions personnelles (Osée et Amos, chacun à sa manière), leur drame spirituel (Habaquq), voire leur souffrance intense (Jérémie). Bien qu'il ne soit pas question, chez lui, de drames, Esaïe est plus proche de ces derniers : il nous laisse entrevoir sa vie familiale (7.3 ; 8.1-4 ; cf. Jr 16.2 ; Ez 24.16-18).

Le prophète est, selon toute apparence, issu d'une famille pieuse, comme le suggère son nom, « L'Eternel sauve », annonce d'un aspect essentiel de son message prophétique. Son appel au service de Dieu survient à un tournant important dans l'histoire nationale. Son service actif recouvre les années qui séparent la mort du roi Ozias (6.1), en 740, point de départ d'une activité qui se poursuit sous quatre règnes (1.1), jusqu'en 701 au moins, date de l'invasion de Juda par le roi assyrien Sennachérib (ch. 36-37). Il est marié à une femme désignée comme « la prophétesse » (8.3), soit à titre personnel (***NDB²***, p. 423, cf. 2 Ch 34.22), soit en tant qu'épouse du « prophète ». Il est père d'au moins deux enfants, aux noms symboliques (correspondant à deux thèmes essentiels de son message prophétique) : jugement (Maher-Chalal-Hach-Baz, « vite au pillage, en hâte au butin », 8.1-3) et espoir d'un relèvement (Chear-Yachoub, « un reste (c'est-à-dire les survivants d'un désastre majeur) reviendra (en Israël) », 7.3). Sa vie publique et sa vie privée sont étroitement associées. Même si on ne trouve pas ici le ton souvent angoissé du livre de Jérémie, Esaïe traverse une période tourmentée avec deux crises liées à la domination assyrienne (ch. 7-12 ; 36-38) et la perspective de pire avec l'essor des Babyloniens (ch. 39ss.)… en attendant l'arrivée du Perse Cyrus (44.28-45.13).

A ces données historiques s'ajoutent deux thèses assez courantes pour être citées :

1° Ésaïe aurait été un membre de la famille royale (le frère du roi Amatsia selon une tradition juive). On invoque, à l'appui de cette hypothèse, ses entrées auprès de deux rois : a) Ahaz, qu'il se permet d'interpeller (ch. 7) lors de la première crise assyrienne (735-732), et b) Ezéchias, qui le consulte lors de la seconde crise en 701 (37.1-5). Une telle parenté (courante en raison des grandes familles des rois polygames, cf. 2 Ch 11.21) n'est pas nécessaire pour expliquer la liberté qu'avaient les prophètes de reprendre les grands (cf. 2 S 12.1-12). Son rôle de biographe royal (d'Ozias et d'Ezéchias, 2 Ch 26.22 ; 32.32) suffit à faire de lui un haut fonctionnaire.

2° Il serait mort martyr sous Manassé, fils et successeur d'Ezéchias (696-642) : l'*Assomption d'Esaïe*, écrit de la période intertestamentaire, prétend qu'il aurait, sur l'ordre du roi impie, été scié en deux à l'intérieur du tronc creux d'un arbre : certains en voient un écho en Hébreux 11.37. L'hypothèse est impossible à vérifier.

Pour ce qui concerne sa personne, ce qui frappe le plus, c'est sa foi inébranlable dans le Dieu de l'alliance, foi qui exclut tout recours à des soutiens humains (cf. 30.1-5). Loin de se contenter de propos abstraits, il est prêt à s'engager au point de renoncer à sa dignité personnelle aux yeux de ses contemporains (cf. ch. 20). Son livre révèle en outre un grand théologien, « le prince des prophètes » selon une formule souvent reprise. Il illustre parfaitement la coexistence, commune aux prophètes, d'un pessimisme profond quant à l'état et au devenir du peuple élu, défaillant dans sa mission sacrée (6.8-13), dont il fait une analyse sans concessions (1.2-15), et un optimisme à toute épreuve en ce qui concerne la grâce divine. Cette grâce prend la forme d'un messianisme rarement trouvé ailleurs et qui se manifeste tantôt triomphalement (cf. 11.1-10), tantôt dans l'humilité et les souffrances (52.13-53.12). Sa vision embrasse le sort du monde païen (ch. 13-23) et la mission future de Cyrus II (44.28 – 45.13), l'« oint » de Dieu selon sa tournure osée. Il inaugure déjà le tournant apocalyptique* du prophétisme israélite (ch. 13-14) et l'apparition du royaume de Dieu dans toute sa splendeur après l'élimination des pécheurs impénitents (ch. 60-66).

La vision grandiose du biographe royal trouve une expression adéquate dans un style parfaitement adapté à son sujet, que ce soit la grandeur de Dieu

décrite dans un langage inégalé (ch. 40ss.) ou l'ironie mordante avec laquelle il démolit l'idolâtrie et ses pratiquants (44.9-20).

2. *Pourquoi certains théologiens refusent-ils à Esaïe la paternité d'une bonne partie du livre? Que répondre à leur attribution du livre à plusieurs auteurs?*

Après avoir forcé l'admiration des lecteurs du livre pendant des siècles, tant de qualités se heurtèrent à la fin du XVIIIe siècle au scepticisme de théologiens imprégnés du rationalisme hérité du « siècle des lumières ». Ils contestèrent l'unité d'un ouvrage à la fois trop riche pour être l'œuvre d'un seul penseur et « mal ficelé » d'après leurs normes. Ils refusèrent d'admettre qu'un prophète mort au début du VIIe siècle puisse prédire des événements se déroulant au milieu du VIe siècle, soit quelque 150 ans plus tard. **Lanz** (p. 3-31) fait l'historique de cette nouvelle tendance et **Archer** (*IAT*, p. 368-391) offre un résumé des arguments invoqués : on peut regrouper brièvement ces nouveautés de la façon suivante :

1° **Doederlein**, professeur de théologie à Iéna, détache, en 1775, les chapitres 40-66 de l'œuvre du « fils d'Amots » (ou « Esaïe de Jérusalem » pour certains). Il les attribue à un « Deutéro-Esaïe », auteur, inconnu par ailleurs, ayant vécu en exil à Babylone. Celui-ci les aurait rédigés vers 550-540, c'est-à-dire peu avant la publication de l'Edit de Cyrus (539) qui autorisa le retour chez eux de tous les peuples déportés par les Babyloniens.

2° **Duhm**, professeur à Göttingen, réduit, en 1892, l'apport du « Deutéro-Esaïe » aux chapitres 40-55. Les onze derniers chapitres seraient l'œuvre d'un deuxième anonyme (« Trito-Esaïe »), vivant en Palestine entre les VIIIe et IIe siècles (suivant les différentes thèses proposées).

3° L'étape suivante consista à disséquer les chapitres 1-39, bloc resté intact jusque-là. Au nom d'une thèse qui voulait que le genre apocalyptique * soit un avatar tardif d'un mouvement prophétique à bout de souffle, plusieurs commentaires du XXe siècle refusent à Esaïe les chapitres 13-14, 24-27 et 34-35. Cette logique débouche finalement sur la fragmentation du texte, où il reste peu de matière authentique remontant au prophète. On le remplace par une « école ésaïenne », lignée d'auteurs traitant, chacun à sa manière, l'apport initial du « fils d'Amots ».

Bien qu'il n'ait jamais manqué de commentateurs de tout premier plan pour défendre l'unité du livre et pour signaler les faiblesses des arguments critiques (**Delitzsch**, **Alexander**, **Allis**, **Young**, pour ne nommer que quelques exégètes * de tout premier plan), ces thèses, simples hypothèses de travail au départ, se diffusèrent dans la plupart des facultés de théologie où elles continuent à être enseignées comme une quasi-certitude au point de semer le doute parmi certains théologiens évangéliques (cf. **H.G.M. Williamson**, « Comprendre Esaïe », *NBDéch.*, p. 420). **Ridderbos** (p. 12-4) est un cas à part : il pense que les chapitres 40-66 se présentent comme l'œuvre d'un prophète vivant parmi les exilés de Babylone, mais cette thèse est de plus en plus difficile à soutenir.

De nombreuses publications de ces dernières années tendent à mettre sérieusement en doute le bien-fondé des arguments critiques, et cela jusque dans leurs propres rangs. Tandis que l'origine babylonienne des chapitres 40-66 (ou du moins 40-55) constituait le socle de toutes les théories, **C.C. Torrey**, théologien critique de Yale, attribue en bloc les chapitres 34-66 à un auteur vivant en Palestine (et qui ne se serait probablement jamais rendu à Babylone). **H.M. Barstad** (*Mélanges Sæbø*, 1994, p. 36-48) épluche le vocabulaire des chapitres 40-55 sans trouver un seul exemple net d'emprunts à l'akkadien de Mésopotamie. **S. Sherwin** (*TynB*, 2003, p. 145-9) examine à la loupe le terme *hamsukkân* (40.20), bois rare et inconnu dans la Palestine du VIIIe siècle aux dires des critiques, pour montrer que la chose n'est nullement démontrée. **J.B. Payne** (*WThJ*, 1967, p. 179-90) va plus loin : le propos de l'auteur des chapitres 40-66 serait inséparable des préoccupations des témoins de l'invasion du royaume de Juda par l'Assyrien Sennachérib en 701 (ch. 36-39). La perspective fondamentale ne changerait donc pas brusquement au chapitre 40 : on en trouve la confirmation au chapitre 39. Il n'est donc pas étonnant que **R. Rendtorff** (dans Melugin et Sweeney, p. 32), avoue que la lecture du livre comme un tout s'impose de plus en plus dans les milieux critiques.

Affirmer que les prophètes d'Israël étaient incapables de prédire le cours futur des événements rend, pour **R. Vasholz** (*WThJ*, 1980, p. 389-394), les chapitres 40-55 « absurdes ». Non seulement l'auteur fonde sa notion de la supériorité du Dieu sur les idoles des païens sur sa connaissance de l'avenir (cf. 41.22-26 ; 43.9,12 ; 44.7 ; 46.9-10 ; 48.3-5), qu'il communique à ses porte-parole, mais il en fait la démonstration dans les « chants du serviteur » (qui culminent dans la révélation exceptionnelle de 52.13-53.12). Il est quasiment certain que Jésus a pris tout le livre pour l'œuvre du même prophète (cf. Mt 4.14-16 pour Es 8.21-9.1 et Mt 3.3 pour Es 40.3, etc.). L'enjeu est